

IMAGES ELEMENTAIRES DE L'ESPAGNE DANS  
LA CULTURE FRANÇAISE DU XVIII<sup>ÈME</sup> SIÈCLE.  
DE LA CULTURE MATERIELLE À L'OPINION PUBLIQUE

*Elemental images of Spain in 18<sup>th</sup> Century French  
culture. From material culture to public opinion*

Daniel-Henri PAGEAUX  
Sorbonne Nouvelle/Paris III  
daniel-herni.pageaux@orange.fr

Fecha de recepción: 13/12/2008  
Fecha de aceptación definitiva: 22/1/2009

RESUMEN: Este trabajo pretende ejemplificar unas posibilidades de adaptación del estudio literario al campo de la «historia material» tal como lo han definido los trabajos de Fernand Braudel («civilización material») y sobre todo Jean-Marie Pesez en la obra colectiva coordinada por J. Le Goff, *La nouvelle histoire* (1988). Se trata pues de rastrear comentándolas unas pocas imágenes elementales de España (plantas, fruta, lana, caballo, vino, sin olvidar el producto símbolo el oro) que han podido pasar por un proceso de literaturización pero ante todo de «socialización» en obras y textos «literarios» (desde el artículo de la *Encyclopedie* a la poesía descriptiva que tanto fue de moda durante la Ilustración). A pesar de lo fragmentario de las encuestas, se van reformulando las bases esenciales de un «imaginario social» que ha de servir a un estudio más amplio de la «opinión pública» (francesa) frente a una cultura extranjera (la española).

*Palabras clave:* cultura material, civilización, Ilustración, opinión pública, Literatura.

ABSTRACT: The aim of this article is to illustrate certain possibilities of adaptation of literary studies to the field of «material history» as defined in the work of Fernand Braudel («material civilization») and particularly Jean-Marie Pesez in the collective work coordinated by J. Le Goff, *La nouvelle histoire* (1998). It thus traces, with commentary, certain elemental images of Spain (plants, fruit, wool, horses, wine, not to mention the symbolic product, gold) that may have gone through a process of *literaturization*, but above all, of «socialization», in «literary» works and texts (ranging from the article in the *Encyclopedie* to the descriptive poetry so much in vogue during the Enlightenment). In spite of the fragmentation of the inquiry, a gradual reformulation of the essential bases of a «social imagery» is being made that should serve a broader study of (French) «public opinion» when faced with a foreign culture (Spanish culture).

*Key words:* Material Culture, Civilization, Enlightenment, Public Opinion, Literature.

Les études historiques sur la culture matérielle font partie depuis plusieurs décennies de ce qu'on peut appeler la «Nouvelle Histoire», telle qu'elle s'est définie à partir de la revue des *Annales*, des travaux de Lucien Febvre, Fernand Braudel, Georges Duby et Jacques Le Goff, au long de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Si l'accent est mis, au départ, sur l'histoire des conditions matérielles de l'évolution d'une société, des techniques, des pratiques culturelles qui s'apparentent à des questionnements anthropologiques, l'histoire de la culture matérielle a également partie liée avec les mentalités, voire les sensibilités, indissociables de l'approche globale d'une culture<sup>1</sup>.

Le littéraire peut-il pénétrer ces domaines et quel profit peut-il tirer d'une telle incursion ou d'une telle ambition? Dans le cas de l'imagologie ou étude des représentations culturelles de l'étranger, une branche ancienne de la littérature comparée, il importe de distinguer ce qui relève des stéréotypes (qui peuvent d'ailleurs parfois figurer dans des textes littéraires), de l'imagerie culturelle (qui concerne aussi bien les belles lettres que les productions non littéraires, dans leur dimension souvent idéologique: c'est le cas de Voltaire), enfin de l'imaginaire, pour quelques œuvres particulières (l'Espagne de Beaumarchais, par exemple). Notons que ce dernier cas est rare pour le siècle qui nous occupe. Mais si l'imagologie porte globalement sur les images avec lesquelles une société vit, pense et rêve, il

1. Voir l'article de Jean-Marie PESEZ. Histoire de la culture matérielle. Dans l'ouvrage collectif édité par LE GOFF, Jacques. *La nouvelle Histoire*. Paris: éd. Complexe, 1988, pp. 191-227. Sur les applications possibles de l'anthropologie et des sciences humaines aux études comparatistes, voir PAGEAUX, Daniel-Henri. Littérature générale et comparée et anthropologie. Dans MONTANDON, Alain (éd.). *Littérature et anthropologie*. Paris: SFLGC, 2006, pp. 19-57.

convient d'isoler les images qu'on peut nommer pré-littéraires ou anté-littéraires, pour mieux prendre conscience des contours d'une culture à un moment historique donné.

C'est ce que nous présentons dans cette brève contribution, en dégageant certaines réalités culturelles *à partir desquelles* (précision importante) peuvent s'élaborer des représentations culturelles de l'étranger que la littérature peut ou non reprendre. Deux séries d'enquêtes sont proposées: l'une portant sur les «produits» étrangers, pour voir comment la «nature» espagnole, dans ses aspects les plus élémentaires, peut passer dans la culture française ou, dit autrement, ce que le regard français privilégie dans l'espace naturel de l'étranger, en l'occurrence ici l'Espagne; l'autre, ce que l'opinion publique peut retenir de l'autre, vu et pris dans l'actualité, voire le quotidien, *sans la médiation de l'écrit* (autre précision importante) qui concerne, au siècle des Lumières, une certaine élite<sup>2</sup>.

Depuis la fin du Moyen Age, l'Espagne enrichit les potagers et les jardins français, singulièrement ceux du Midi. Au XVIII<sup>ÈME</sup> siècle, les riches contrées de l'Ebre (Aragon, Catalogne), du Levant et même d'Andalousie permettent aux jardiniers de renouveler légumes, plantes et arbres fruitiers<sup>3</sup>. La scorsonère/*escorzonera* qui vient de Catalogne est considérée comme «la meilleure racine du Carême». Mais l'Espagne fournit aussi le cardon, le potiron, l'ail ou rocambole et l'oignon. *L'Encyclopédie* (article «Oignon») vante sa grosseur et ses vertus: on le mange volontiers cru. On se souviendra de la cargaison significative de la barque d'Amazan, dans le conte de Voltaire, *La Princesse de Babylone*: d'une Espagne vêtue de noir et portant «golille» (toujours l'anachronisme à portée polémique), on rapporte des oignons, «beaucoup d'ail» et des moutons.

Lors de la campagne de Minorque, le Duc de Richelieu remarque la beauté et la grosseur des oignons. Aussitôt, il ordonne d'en charger une tartane et la provision est débarquée à Toulon, par les soins de l'Intendant de Provence, pour être distribuée aux quatre coins du royaume<sup>4</sup>. Or, en 1759, le Duc, de passage à Dax, en Gascogne, retrouve, dans le potager de l'évêque, Louis-Marie de Suarès d'Aulan, des plants du légume. Tandis qu'il juge en connaisseur, Carloman-Claude de Rulhière, futur académicien, gentilhomme de sa suite, improvise la strophe suivante:

2. Pour plus de détails ou précisions sur les références données, on se reportera à notre thèse, *L'Espagne devant la conscience française au XVIII<sup>ÈME</sup> siècle*. Université de Paris III/Sorbonne Nouvelle, 1975, 2 vols.

3. LE ROY LADURIE, Emmanuel. *Les paysans du Languedoc*. Paris: Sevpen, 1966, pp. 61-65.

4. CISTERNES, Raoul de. *La campagne de Minorque*. Paris: Lévy, 1899, p. 244; CELESTE, Raymond. Voyage du Duc de Richelieu de Bordeaux à Bayonne, *Société des bibliophiles de Guyenne*, 1882, t. III.

En faveur de ce bel oignon  
Dont le héros qui prit Mahon  
T'apporta la graine féconde,  
Dieu qui présides aux jardins,  
Sur lui répands à pleines mains  
Tes dons, le seul bien de ce monde.

D'Espagne viennent encore des plantes plus agréables, le romarin ou le jasmin, en particulier. La fleur d'Ibérie aura droit à un traitement poétique: elle est chantée par les poètes qui s'adonnent à la poésie descriptive, tellement en vogue, Roucher, l'auteur des *Mois* (1779), et Delille, dans ses *Jardins*<sup>5</sup>.

L'Espagne est-elle perçue comme un pays riche en fruits? Rien n'est moins sûr. Les oranges et les citrons que consomment les Français viennent rarement d'outre-Pyrénées, mais de Portugal et de Malte. On associe l'Espagne à des fruits plus originaux, comme la grenade, un fruit venu d'Afrique et qui aurait donné son nom au fameux royaume reconquis en 1492. Fruit rare, au nom suggestif, exotique, il est un bon sujet de charade ou de devinette. Voici celle consignée dans le *Magasin énigmatique* (Paris: Duchesne, 1767):

J'ai le nom d'un auteur d'un assez grand renom,  
Dont les fureurs de Mars ont fait voler le nom,  
Un royaume en est digne et moi d'une couronne.

On retiendra le jeu de mot entre le fruit et Louis de Grenade, très présent dans les bibliothèques, mais associé, par périphrase, à un pays belliqueux.

Il y aurait d'autres plantes à mentionner: l'amandier, l'olivier, le mûrier, le safran, le chêne-liège, bien sûr le tabac (il existe la couleur «tabac d'Espagne» pour désigner un marron foncé). Donnons le résultat de deux sondages. Le premier porte sur un ouvrage de très large divulgation, le *Dictionnaire domestique portatif* de Roux, Goulin et Aubert de La Chesnaye (Paris: Vincent, 1764). Il fait apparaître un premier groupe de produits qualifiés expressément «d'Espagne»: le genêt, le haricot (pris aussi comme fleur d'ornement), la jacinthe, le jasmin, la jonquille, la lavande, l'oignon, la réglisse, le safran, la vanille, soit une première image qui se signale par des couleurs vives et des saveurs prononcées, voire épicées. Un second groupe est composé de ce que l'on pourrait appeler des produits-types sur lesquels nous allons dire quelques mots: l'acier (qui rappelle la richesse des «mines» d'Espagne depuis l'Antiquité, on se reportera à l'article «Mine» de *L'Encyclopédie*),

5. ROUCHER, Jean-Antoine. *Les Mois*. Paris: Quillau, 1779, I, p. 337; DELILLE, Jacques. *Les Jardins*. Paris: Valade, 1782, p. 93 (Chant IV). Sur ce poète, le public espagnol peut lire l'article paru récemment de COVADONGA GRIJALVA CASTAÑOS et FRANÇOISE PAULET DUBOIS. Grandeur et misère de Jacques Delille. *Anales de filología francesa*, 2008, 16, pp. 101-114. Le numéro est consacré à «1808».

la brebis, le cheval étalon, les laines, le liège, l'olive, l'or et les pépites, le raisin et les vins. Ce second groupe fait intervenir non plus seulement l'Espagne mais les Indes et leurs richesses tenues pour fabuleuses. Le second sondage porte sur le *Cours complet d'agriculture* de l'abbé Rozier (Paris: Rue et Hôtel Serpente, 1781-1789). On relève les articles suivants: cacao, cardon d'Espagne, chevaux, figes, jasmin, laine, liège, mulet, mûrier, olive, oignon, quinquina, orange, romarin, rocambole (ail d'Espagne) auxquels on ajoutera les rubriques bergers et *noria*. S'il donne plus de détails, il confirme, dans ses grandes lignes, des images connues de l'Espagne agricole associée à celles des Indes.

De ses colonies d'Amérique, l'Espagne a tiré bien évidemment l'or, en premier lieu. Mais le métal précieux (et fatal, nous allons le voir) ne doit pas faire oublier des produits qui circulent en France: la cochenille, très importante pour la teinture des vêtements, l'indigo, autre colorant, le blé d'Inde ou maïs, le caoutchouc, aux propriétés rares; le chocolat, présenté par les voyageurs comme une boisson nationale en Espagne, après le vin, mais qui est fréquemment utilisé en France comme médicament: on parle de «chocolat de santé» recommandé par médecins et apothicaires. Les Français en font donc un usage modéré, à la différence des Espagnols. Le *Ménage des champs et de la ville ou le Nouveau Cuisinier françois* (Paris: David, 1737) en recommande l'usage: il est «fortifiant, restaurant, aide à la digestion, adoucit les humeurs âcres qui tombent sur la poitrine, abat les fumées du vin, excite les ardeurs de Vénus et résiste à la malignité des humeurs». Au milieu d'un jargon qu'un médecin de Molière ne démentirait pas, on relèvera l'action aphrodisiaque qui corrobore l'image très négative des sociétés créoles, adonnées à la paresse et à la débauche selon l'image généralisée qu'en donnent les voyageurs.

Produit magique et symbolique, l'or déchaîne des couplets vengeurs connus: qu'il suffise de mentionner la tragédie *Alzire* de Voltaire, *Les Incas* de Marmontel ou *l'Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal (largement «aidé» par Diderot). Loin de symboliser la richesse, l'or est associé à la misère et aux «crimes» de la colonisation et aux grandes dissertations sur la décadence espagnole. Ajoutons: également sur l'évangélisation puisque, dans le combat idéologique des Lumières, le procès de l'autorité de l'Eglise n'est jamais oublié. Le débat sur les avantages et les inconvénients de la découverte des Indes nourrira les concours académiques de la fin du siècle. Le dossier est immense et les réquisitoires abondent. De ce combat idéologique, on retiendra le personnage de Colomb qui peut parfois échapper à la condamnation. On citera l'exemple du poème, célèbre à l'époque, de Madame Du Bocage, *La Colombiade*, pour le raccourci qu'il propose entre découvreurs et conquérants (le «Génois» Colomb parle du «Potose»/el Potosí...):

O Potose fatal! Dangereux héritage!  
Dit le Génois frappé des maux qu'il envisage:

Quoi, pour un vil métal tant de peuples divers  
Creuseront leurs tombeaux dans cet autre univers!<sup>6</sup>

Revenons à la Péninsule pour évoquer ce que nous avons appelé des produits type de très large audience et circulation: les laines, les vins et les chevaux. Ce sont des produits utiles à l'économie de la France de l'Ancien Régime. Ils intéressent, à ce titre, les agronomes, les économistes. Ils interfèrent aussi fréquemment dans la vie quotidienne des Français et se transforment à l'occasion en motifs littéraires. L'industrie textile française a besoin des laines d'Espagne: voyageurs, négociants, techniciens s'accordent à vanter l'excellence du produit. L'image positive est cependant à double tranchant: l'Espagne a une bonne matière première, mais le savoir-faire est... français.

Depuis Colbert, la France envisage d'importer des troupeaux pour disposer plus aisément de cette matière première. Les tentatives d'acclimatation sont nombreuses et souvent décevantes. Elles obsèdent nombre d'intendants du royaume, de nobles, riches propriétaires terriens. Entrer dans le détail est hors de question dans le cadre de cette étude. Mentionnons les initiatives de Trudaine qui, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Madrid, obtient quelques béliers. Il charge le fameux naturaliste Daubenton de nombreuses expériences sur le croisement des races. Celui-ci multiplie les mémoires et les instructions, encourage les élevages expérimentaux, notamment à Rambouillet. La célèbre académie basque de Vergara, foyer actif de la *Ilustración*, l'élite membre correspondant. Turgot obtient du Comte de Floridablanca un troupeau de deux cents bêtes. Si l'on en croit l'historien André-J. Bourde, la question de l'introduction du mérinos espagnol en France, ses conditions de vie et de reproduction, constituent «un des morceaux de bravoure de l'agronomie pré-révolutionnaire»<sup>7</sup>.

Pour l'amateur de bons vins qu'est le Français (auto-représentation...), les vins espagnols surprennent et déconcertent. A l'article «Vins» de *L'Encyclopédie*, l'infatigable collaborateur que fut le Chevalier de Jaucourt explique bien en quoi consiste la spécificité des vins d'Espagne: «En Espagne et dans les pays chauds, pour modérer la fermentation du moût, on en prend une partie qu'on réduit par la coction en tiers ou en quart». C'est cette technique qui les rend épais et capiteux pour le goût français. Ils ont «une consistance de sirop et un goût fort doux». Et l'encyclopédiste de préciser: «Ces vins ne se doivent boire qu'en passant et en fort petite quantité, seulement pour remédier à quelques indispositions d'estomac que l'usage commun des vins ordinaires est quelquefois incapable de corriger».

6. DU BOCAGE, Marie-Anne LE PAGE. *La Colombiade*. Paris: Dessaint, 1756, p. 155.

7. BOURDE, André-J. *Agronomie et agronomes en France au 18<sup>ème</sup> siècle*. Paris: SEVPEN, 1967, III, p. 1.629.

Qu'appelle-t-on «vins d'Espagne»? Il y a ceux de Malaga, d'Alicante, de Jerez (ou *Chèrès*, à la française), sans oublier les vins des Canaries. Ils sont en effet réputés pour leur douceur et leur épaisseur. Ce sont des vins forts, plutôt chers, et dont l'usage est exceptionnel: fêtes ou... complément donné à un traitement médical, voire à une purge. Montesquieu, philosophe et historien, voit les choses autrement. Dans une de ses pensées éparses, il avance l'idée suivante: «Je disais que Philippe V devait sa couronne aux chevaux d'Andalousie que montaient les Espagnols et au vin d'Espagne qui tuait les Anglais»<sup>8</sup>.

Le cheval d'Espagne, spécialement celui d'Andalousie, éblouit par ses qualités de vigueur, de souplesse et de nervosité. *L'Encyclopédie*, mais aussi le célèbre naturaliste Buffon ne tarissent pas d'éloge à son sujet. Celui-ci le voit avec «des yeux pleins de feu», «un air noble et fier». A l'article «Cheval», *L'Encyclopédie* précise: «On les préfère à tous les chevaux du monde pour la guerre, la pompe et le manège». Curieux portait, singulières préférences! On dirait que le cheval d'Espagne possède, à sa manière, le caractère stéréotypé du peuple espagnol: la «montre»/*el parecer*, la noblesse et le goût des combats. Les étalons espagnols, spécialement dans les haras royaux, portent des noms significatifs: le Favori andalou, l'Infant... le Fanfaron. Dans les contes ou les fables, il est un animal fier et hautain: on se reportera, entre autres exemples, au *Cheval d'Espagne*, conte de Florian. Le sculpteur Bouchardon ne peut concevoir comme modèle pour la statue équestre de Louis XV qu'un animal espagnol, splendide, même s'il n'est pas de première jeunesse. Le cheval d'Espagne est un cadeau somptueux: le Comte d'Aranda, lors de son ambassade à Paris, offre à la jeune Marie-Antoinette un splendide animal avec harnais ouvragés (autre exemple de la richesse espagnole). Mais on s'aperçoit, à consulter les mémoires des intendants royaux, que les provinces acceptent de plus en plus mal le cheval espagnol et lui préfèrent le cheval anglais. Au reste, il suffit de se reporter à l'étude de Léon-François Hoffmann pour constater, par quelques indications données, les changements d'image au XIX<sup>ÈME</sup> siècle: de même que la laine d'Espagne a complètement disparu (la disparition signale d'autres marchés et d'autres techniques), de même le cheval anglais a définitivement conquis le public amateur des courses qui commencent à se multiplier<sup>9</sup>.

En revanche, la lecture de la poésie descriptive, à laquelle il a déjà été fait allusion, confirme la place des «produits» d'Espagne dans un imaginaire que nos critères esthétiques hésitent à qualifier de poétique. On citera d'abord le *Praedium rusticum* du Père Jacques Vanière, sous le titre *Oeconomie rurale*, traduction de Berland d'Halouvry (Paris: 1756). L'émule du Virgile des *Géorgiques* détaille les

8. MONTESQUIEU. *Pensées et fragments inédits* (éd. Baron G. de MONTESQUIEU). Bordeaux: Gou-nouilh, 1899-1901, II, p. 293.

9. HOFFMANN, Léon-François. *Romantisme Espagne: l'image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850*. Paris: PUF, 1961, p. 60 et ss.

faits et gestes des bergers et n'oublie pas, au milieu de l'ambiance pastorale, de dresser la silhouette du cheval: «Voyez de l'Espagnol l'ardeur et la noblesse». Fulcrand de Rosset, dans son long poème dédié à *L'Agriculture* (Paris: Imprimerie Royale, 1774-1782), célèbre au chant II Bacchus. Il entraîne son lecteur «Sur les coteaux ardents que l'Ibère cultive» et détaille les mérites et les crus qui font le renom du royaume voisin. Il n'omet pas de célébrer les vertus du quinquina, connues au moins en littérature depuis La Fontaine, et d'autres fruits exotiques. Moins didactique, Roucher, déjà cité, se laisse emporter par l'ardeur que communiquent les vins d'Espagne et appelle aux festivités: «Que le grave Espagnol déride sa fierté». Mais c'est décidément sans compter sur le fond «triste» de ces curieux méridionaux. Le poème, rappelons-le, est publié en 1779, et l'Espagne est encore largement du côté des contes de Voltaire, un pays encore dominé par les bûchers de l'Inquisition (ainsi est-il vu...), et non du côté du *Barbier de Séville* et des cartons de Goya.

On pensera peut-être que ces images de la réalité physique d'un espace étranger se diversifient considérablement à partir du moment où elles entrent dans la sphère de l'écrit, de l'imprimé. Dans le cas précis qui nous occupe, les manuels de géographie, *a fortiori* les récits de voyages doivent donner des images incomparablement plus diverses et diversifiées. Or, dans le premier cas, les manuels n'offrent, comme élément supplémentaire et singulier, que des listes de noms et des réalités historiques et culturelles. La dimension physique est absente, et plus encore une quelconque information ou représentation du paysage. Les manuels utilisent les vers artificiels, dans lesquels la rime facile la mémorisation de listes de noms: c'est la méthode pédagogique mise au point par les jésuites au siècle précédent. Une variante possible: la géographie apprise par jeu de questions et de réponses. Quant aux récits de voyage, ils sont peu nombreux au long du siècle. Ils commencent à devenir réellement intéressants dans la dernière décennie de l'Ancien Régime: encore sont-ils le fait non de voyageurs français, mais de traductions de l'anglais le plus souvent, et accessoirement de l'italien. De nouveaux itinéraires sont proposés et les informations données peuvent servir à alimenter les études géographiques, mais non les manuels.

Ainsi donc l'ensemble des produits qui ont été retenus constituent bien une première série d'images élémentaires, relativement stables au long du siècle. Une deuxième série d'enquêtes portant sur les contacts interculturels permettra d'apporter quelques précisions, moins sur la représentation de l'Espagne en France que sur la présence possible d'Espagnols en France et sur les quelques «images» véhiculées par une culture qui reste lointaine et mal perçue<sup>10</sup>.

10. Sur ce second développement, nous renvoyons à notre article La province française au XVIII<sup>ÈME</sup> siècle et l'Espagne: de l'information à l'image. Dans *Le Bûcher d'Hercule: histoire, critique et théorie littéraires*. Paris: Champion, 1996, pp. 29-53.



Les contacts de peuple à peuple sont des plus réduits: si l'on en croit le rapport sur la population française<sup>11</sup> de 1778, attribué à Moheau, à peine un millier d'Espagnols sont mêlés à la population française. Il y a des artisans à Nantes, à Lyon et dans quelques grandes villes; des pêcheurs catalans à Marseille ou à Sète. Dans les régiments des provinces frontalières (Béarn, Roussillon) on trouve des Espagnols enrôlés. Dans l'enclave d'Avignon (terre papale), on relève la présence d'ouvriers marbriers, des Andalous, qui travaillent au Palais des Papes, tandis que des étudiants sont inscrits à l'université. L'Espagne a d'ailleurs en Avignon un ministre ecclésiastique et un consul. A ce panorama démographique succinct il faut ajouter les Juifs dits «Espagnols» de Bordeaux et de Bayonne, petites colonies actives. Dans les ports de Picardie, de Normandie, de Bretagne, à Bordeaux, Bayonne, Sète ou Marseille, débarquent régulièrement des marins espagnols pour le temps d'un chargement. Enfin, il y a des troupes itinérantes (bateleurs, acrobates, voire mendiants ou gitans) étroitement surveillées par la maréchaussée et interceptées souvent dès Saint-Jean-Pied-de-Port en Pays basque ou Perpignan. Il ne faudrait pas oublier des artisans de Catalogne, du Levant ou de Madrid qui sont envoyés en France pour perfectionner leurs techniques; les étudiants qu'on retrouve pour un temps dans certaines universités ou collèges, à Toulouse, à Paris ou à Sorèze. En échange de leur science, les professeurs français reçoivent de leurs élèves de petits cadeaux appréciés, de bonnes bouteilles de Jérez ou de Málaga.

Pour compléter ce tableau, il conviendrait d'inclure bien sûr les milieux de l'Ambassade espagnole à Paris et la petite colonie d'éclairés qui gravite dans les salons à partir du dernier tiers du siècle, les familles nobles qui ont des parents établis en Espagne et qui entretiennent des relations suivies avec le pays voisin; enfin, les milieux du négoce: Toulouse, Marseille et Lyon, et surtout le commerce des toiles en Bretagne vers Cadix et les Indes, Saint-Malo, tourné vers l'Amérique, où, si l'on en croit Chateaubriand, dans une page de ses *Mémoires d'outre-tombe*, on s'amusait les jours de fête, de «goguette», à jeter sur le peuple de la rue des piastres «fricassées» dans une poêle. Le même Chateaubriand ne peut s'empêcher de comparer le port malouin et ses remparts à Cadix<sup>12</sup>.

On pourrait penser que les ordres religieux, spécialement ceux qui passent pour «espagnols» (Carmes, Carmélites et Jésuites) ont d'importants liens ou rapports avec leurs frères d'Espagne. Il n'en est rien. Parfois même les rapports sont tendus. C'est le cas entre les Franciscains, Dominicains et même entre Trinitaires et Mercédaires qui pourtant, sur le terrain, au royaume du Maroc, unissent

11. MOHEAU. *Recherches et considérations sur la population française (1778)* (éd. par GONNARD, E.). Paris: Geuthner, 1912.

12. CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'outre-tombe*. Gallimard: éd. Pléiade, t. I, p. 159 (Livre V, 1).

leurs efforts pour rapatrier en Europe le plus grand nombre de captifs. Après une escale à Cadix, religieux et captifs rachetés organisent souvent d'interminables processions itinérantes par Marseille, Avignon, la Bourgogne, la Champagne et jusqu'à Paris. L'une des dernières de l'Ancien Régime, en 1785, composée de trois cents captifs, défila dans la capitale. Ces démonstrations permettent aux pères rédemptoristes de refaire leurs finances, tandis que certaines gazettes (comme le *Mercur de France* dans son fascicule d'octobre 1785) encensent ce genre de cérémonies qui font pièce aux «déclamations des philosophes». Mais nous sommes déjà entrés dans le domaine de l'écrit et de l'information.

Comment imaginer une quelconque présence de l'Espagne (et plus généralement de l'étranger) dans le cadre étroit des paroisses rurales, le plus souvent fermées sur elles-mêmes, où l'habitant du bourg voisin est déjà tenu pour différent. Pourtant, parfois, l'exceptionnel revêt la couleur espagnole, même si la réalité française demeure la seule référence valable. L'Espagne apparaît dans le cadre d'informations météorologiques aberrantes qui circulent sous forme de rumeurs: l'intérêt pour les *mirabilia* n'est pas mort au siècle des Lumières! Le tremblement de terre de Lisbonne n'a pas épargné Cadix, grande place du commerce français. Ce sont des chaleurs exceptionnelles ou des brouillards anormaux, encore des rumeurs qui méritent de figurer dans les journaux d'un curé du Maine ou d'un bourgeois de Blois. Curiosité en alerte? La morale traditionnelle reprend vite le dessus: «Manus Dei fecit hoc ad correctionem nostram» s'écrie un curé breton en guise de commentaire au tremblement de Cadix<sup>13</sup>.

Au début du siècle, la guerre de Succession d'Espagne a été durement ressentie. Un bourgeois d'Angers n'hésite pas à écrire: «Je me contenterai seulement de dire que cette guerre a réduit la France à un tel point de misère qu'il lui sera presque impossible de s'en relever»<sup>14</sup>. C'est dire que les victoires sont attendues, les *Te Deum* et les feux de joie remarqués et notés. Il y a des joies moins bruyantes, mais tout aussi sincères. Les habitants d'un bourg du Languedoc ont la chance de récupérer leurs mulets réquisitionnés par les armées lors du conflit de 1719<sup>15</sup>. La paix revenue, l'Espagne ne disparaît pas: elle est devenue, du moins en théorie, l'alliée des Bourbons de France, que l'on va fêter en toutes occasions. Il suffit du passage de quelque princesse, d'un ambassadeur, *a fortiori* de troupes en mouvement, pour aiguïser les esprits et ranimer les conversations. Villes et bourgs, d'Irun à Versailles, mais aussi de Marseille à Perpignan connaissent bien ces branle-bas périodiques. Dans de nombreux journaux de bourgeois, on insiste

13. Journal d'un curé de campagne (1712-1765). *Annales de Bretagne*, 1889-1890, t. V.

14. LEBRUN, François. *René Leboreau: Cérémonial de l'Eglise d'Angers (1692-1721)*. Rennes: Klincksieck, s.d., p. 185.

15. BOUSQUET, F. *Montredon (Tarn). Essai d'histoire*. Albi, 1926, pp. 205-207.

sur le déploiement et le raffinement d'un luxe inhabituel: sable répandu sur le pavé pour le rendre moins inégal, chandelles aux fenêtres de la grand-rue, achats par la municipalité traversée par le cortège de cadeaux, de produits de l'artisanat local offerts à l'escorte princière. Pour égayer la traversée longue et monotone des Landes, l'intendant Tourny fait décorer en hâte la route...

En règle générale, les campagnes, la province ignorent les faits spectaculaires. Mais le pittoresque ne perd pas ses droits. Ce sont d'abord les petites troupes d'errants qui finissent par être tolérés, des mendiants qui s'en vont encore à Compostelle ou qui en reviennent. Sans oublier les brigands déguisés qui défrayent la chronique, il y a les authentiques pèlerins qui conservent le costume traditionnel (chapeau à larges bords, houppepelande décorée de coquilles) et bourdon à la main. Il chantent des cantiques, vendent des images pieuses et des chapelets, réclament une soupe et de la paille pour la nuit et repartent en bénissant leur hôte. Ils ont respecté la légalité avant de partir en demandant un certificat au curé de leur paroisse. Leur route est tracée depuis des siècles avec les haltes rituelles. Qui sont-ils? Des paysans, des artisans, d'anciens captifs, d'anciens matelots, d'anciens soldats. Ces pauvres hères sont de plus en traqués par l'administration provinciale qu'une suite d'édits royaux (depuis 1686!) rend méfiante. Mais le pèlerin jacobite et son vêtement pittoresque continue à être populaire, même dans les milieux très aisés: on n'hésite pas à se faire peindre en costume de Compostelle et l'on se souviendra qu'il est celui des pèlerins représentés dans le célèbre «Embarquement pour Cythère» de Watteau.

D'autres errants apportent quelques bouffées d'air d'outre-Pyrénées. Ce sont des colporteurs qui ont dans leur besace de pieuses images qui font la part belle aux saints espagnols et aux Vierges du pays. Les imagiers français, des petits imprimeurs de Chartres, du Mans, de Toulouse, d'Avignon trouvent chez les Espagnols de bons clients. On leur offre des Vierges de Guadalupe [*sic*], Notre-Dame du Pilier de Saragosse, la Vierge de Montserrat ou Sainte Rose de Lima, en extase, «tenant sans sa main un cœur enflammé». Les besaces et ballots contiennent parfois des documents moins édifiants: des contes licencieux, mais aussi de vieilles histoires, comme celles de la Bibliothèque bleue de Troyes qui continuent à imprimer des versions abrégées du *Buscón* de Quevedo!

Les foires sont des lieux de rencontres privilégiées. Elles constituent sans doute la manifestation la plus complexe où se mêlent informations orales, contacts humains et questions d'actualité. Mais que dire de ces contacts à la fois réguliers et éphémères? Ils échappent à l'étude et sont aussi difficiles à capter que le parfum d'un vase, *la fragancia del vaso*, cher à Azorín. Mentionnons cependant celles où la présence d'Espagnols est attestée: Guibray en Normandie, celles du Poitou pour le bétail (mules et baudets), Bordeaux, ville que fréquentent Navarrais et Catalans; Oloron, au Pays basque, Albi et Pézenas, en Languedoc, les quatre foires de Toulouse, enfin celle de Beaucaire qui amène le plus d'Espagnols, principalement des Catalans. La région tout entière est concernée par cet important marché; et

lorsque l'Anglais Arthur Young, l'un des observateurs les plus précieux pour la France des dernières années de l'Ancien Régime, arrive à Nîmes, en juillet 1787, c'est avec un Espagnol qu'il devise pendant le repas pris à l'auberge, sur la route qui mène à Beaucaire<sup>16</sup>.

Foires, colporteurs, petites cohortes d'errants, calamités et liesses publiques: telles sont les réalités sociales qui nourrissent et informent, au rythme des actes journaliers, le peuple des campagnes et des petites villes. On pourrait ajouter, pour l'Auvergne, le phénomène bien connu des migrants pour l'Espagne qui reviennent riches et souvent jalouxés. La bourgeoisie et la petite noblesse ne connaissent guère plus que ce qui a été ici recensé à l'usage du peuple des campagnes. C'est dire que l'écrit ou plus largement les manifestations qu'on appellerait de nos jours culturelles n'ont qu'une place limitée et exceptionnelle.

Ainsi, par exemple, la possibilité que constitueraient les représentations théâtrales. Une petite troupe espagnole fait à Dijon une expérience malheureuse, pendant l'été 1750, en proposant une comédie de Lope de Vega avec un intermède. Un professeur dijonnais écrit dans son journal ses impressions, peu enthousiastes: «Comme ils ne savent pas un mot de français et que d'ailleurs ils étaient pitoyables, on a tiré leur horoscope et on croit qu'ils mourront de faim»<sup>17</sup>.

D'autres ont des succès sans lendemain. La troupe d'un certain Barbiéry (*sic*) qui se présente comme «protégée par le roi d'Espagne», se produit en Champagne en 1778. Deux comédiens, Mlle Malaga et le Sieur Majorquin exécutent des pantomimes et jouent une pièce «remplie de métamorphoses»: une version franco-espagnole de la *España de pandereta*...<sup>18</sup>.

On le voit: la question même de l'image, au sens de représentation culturelle, est ici étroitement liée, au plan du quotidien, à celle de l'information<sup>19</sup>. Si le mot peut paraître moderne, les réalités qu'il recouvre au XVIII<sup>ÈME</sup> siècle nous ramènent à un niveau de culture très général: nous parlons d'une opinion publique dans son sens très large. La principale gazette, le *Mercure de France*, n'a pour tout le pays

16. YOUNG, Arthur. *Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789* (éd. M. H. LESAGE). Paris: Guillaumin, 1882, I, p. 63.

17. DUMAY, G. Journal d'un professeur de l'Université de Dijon (1742-1774). *Mémoires de l'Académie de Dijon*. 1885-1886, V, p. 43.

18. MORIN, L. Le théâtre à Troyes aux 17<sup>ÈME</sup> et 18<sup>ÈME</sup> siècles. Comité des Travaux historiques et scientifiques, *Bulletin historique et philologique*, 1901, p. 249.

19. Sur ce problème de la représentation et de l'information, nous renvoyons à notre étude La España de la Ilustración juzgada por la Francia de las Luces. Reprise dans *El corazón viajero. Doce ensayos sobre literatura comparada*. Lleida: Universitat de Lleida, Pagès ed., 2007, pp. 119-137.

que 1.600 abonnés. Même en multipliant par dix ou quinze ce chiffre (pratique retenue par les historiens), pour entrevoir le public virtuel touché (prêt, lecture à haute voix, commentaires en petits cercles), on constate que l'influence d'un tel périodique n'est pas considérable.

C'est dire l'importance, pour une vision la plus claire, précise possible, de l'opinion publique française, de ce que nous avons appelé les «images élémentaires». Outre qu'elles permettent une certaine thématization littéraire, avec la poésie descriptive, comme on l'a vu, elles éliminent autant que faire se peut les jugements de valeur. En effet, l'information est indissociable de jugements, en général négatifs, à l'égard de l'Espagne. Ce n'est pas tant le manque d'informations qu'il faut déplorer, mais bien plutôt le manque d'intérêt. Juger empêche de «voir», et plus encore de «découvrir».